

Michel de Certeau

l'espace de l'archive ou la perversion du temps

En histoire, tout commence avec le geste de *mettre à part*, de rassembler, de muer ainsi en «documents» certains objets enlevés à l'usage ordinaire et logés en des lieux propres. Cette nouvelle répartition transforme l'espace. Elle consiste à *produire* de tels documents, par le fait de recopier, transcrire ou photographier ces objets en changeant à la fois leur place et leur statut. Ce geste consiste à «isoler» un corps, comme on le fait en physique, et à «dénaturer» les choses pour les constituer en pièces qui viennent combler les lacunes d'un ensemble posé a priori. Il forme une «collection». Il constitue des choses en «système marginal» comme dit Jean Baudrillard¹ ; il les exile de la pratique pour les établir en objets «abstraits» d'un savoir. Bien loin d'accepter des «données», il les constitue. Des actions concertées découpent des archives dans l'univers de l'usage ; elles placent ce matériau hors des frontières de l'usage et le destinent à un réemploi cohérent. L'archive est la trace des actes qui modifient un *ordre* reçu et une *vision* sociale. Instauratrice de signes offerts à des traitements spécifiques, cette rupture n'est donc pas seulement ni d'abord l'effet d'un «regard». Il y faut une opération technique.

Les origines de nos Archives modernes impliquent déjà, en effet, la combinaison d'un *groupe* (les «érudits»), de *lieux* (les «bibliothèques») et de *prati-*

ques (de copiage, d'impression, de communication, de classement, etc.). C'est, en pointillés, l'indication d'un complexe technique, inauguré en Occident avec les «collections» rassemblées en Italie puis en France à partir du XVe siècle, et financées par de grands Mécènes pour s'approprier l'histoire (les Médicis, les ducs de Milan, Charles d'Orléans et Louis XII, etc.). Là se conjuguent un nouveau *travail* («collectionner»), de nouveaux *besoins* (la justification de groupes familiaux et politiques récents grâce à l'instauration de traditions, de lettres et de «droits de propriété» propres), et de nouveaux *objets* (les documents que l'on isole, conserve et recopie) dont le sens est désormais défini par leur rapport au tout (la collection). Une science qui naît («l'érudition» du XVIIe siècle) reçoit avec ces «établissements de sources» — institutions techniques — sa base et ses règles.

Liée d'abord à l'activité juridique, chez des hommes de plume et de robe, avocats, bourgeois d'offices, conservateurs de greffes, l'entreprise se fait expansionniste et conquérante dès qu'elle passe entre les mains de spécialistes. Elle est productrice et reproductrice. Elle obéit à la loi de la multiplication. Dès 1470, elle s'allie à l'imprimerie² : la «collection» devient «bibliothèque». «Collectionner», c'est pen-

2. Gilbert Ouy, «Les bibliothèques», in : *L'Histoire et ses méthodes*, Enc. Pléiade, 1961, p. 1066, sur l'accord passé entre Guillaume Fichet et trois imprimeurs allemands, en vue de fonder l'atelier typographique de la Sorbonne et de relayer la copie des manuscrits que G. Fichet assurait en partie lui-même pour la bibliothèque du collège de la Sorbonne.

dant longtemps fabriquer des objets : copier ou imprimer, relier, classer... Et avec les produits qu'il multiplie, le collectionneur devient un acteur dans la chaîne d'une *histoire à faire* (ou à refaire) selon de nouvelles pertinences intellectuelles et sociales. Ainsi la collection d'archives en produisant un bouleversement des instruments de travail, redistribue les choses, elle redéfinit des unités de savoir, elle instaure un lieu de *recommencement* en construisant une «gigantesque machine» qui rendra possible une autre histoire.

L'érudit veut totaliser les innombrables «raretés» qu'amènent chez lui les trajectoires indéfinies de sa curiosité. Il lui faut donc inventer des langages qui assurent la possibilité de comparer et traiter tous les éléments hétéroclites accumulés dans ces laboratoires. Si l'on en juge d'après l'évolution de son travail (en passant par Peiresc et Kircher, jusqu'à Leibniz), l'érudit s'oriente, dès la fin du XVIe siècle, vers l'*invention* méthodique de nouveaux systèmes de signes grâce à des procédés analytiques (décomposition, recombinaison)³. Il est habité par le rêve d'une taxinomie totalisante et par la volonté de créer des instruments universels proportionnés à cette passion de l'exhaustif. Par l'intermédiaire du *chiffre*, central dans cet «art du déchiffrement», il y a des homologues entre l'érudition et les mathématiques. La raison du lieu appelle une langue «propre», apte à des opérations autonomes. Certes, au *chiffre*, code destiné à construire un «ordre», s'oppose alors le *symbole* : celui-ci renvoie à un *sens caché* dans la figure (allégorie, blason, emblème, etc.) ; il implique la nécessité d'un *commentaire autorisé* de la part de qui est assez «profond» pour reconnaître ce sens⁴. Mais, du côté du chiffre, depuis les séries de «raretés» jusqu'aux langages artificiels ou universels — disons de Peiresc à Leibniz —, si les seuils et les détours sont nombreux, ils s'inscrivent pourtant sur la ligne du développement qu'instaurent la *construction d'un langage* et donc la production de techniques et d'objets propres.

3. Sa «bibliothèque» étant pour l'érudit ce qu'il *constitue* (et non pas ce qu'il *reçoit*, comme ce sera le cas plus tard pour les «conservateurs» de Bibliothèques créées avant eux), il semble y avoir continuité, sur le terrain de l'*écriture*, entre la production de la *collection* de textes et la production de *chiffres* destinés à les décoder.
4. Cf. Madeleine V.-David, *Le Débat sur les écritures et l'hieroglyphe aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Sevren, 1965, pp. 19-30.

L'établissement des archives requiert aujourd'hui aussi un geste fondateur. Comme hier, il combine les effets d'un lieu, d'un «appareil» et de techniques. Premier indice de ce déplacement : il doit utiliser *autrement* des fonds connus et, par exemple, changer le fonctionnement d'archives définies jusqu'alors par un usage religieux ou «familial». De même, au titre de pertinences nouvelles, il fabrique des archives avec des outils, des compositions culinaires, des chants, une imagerie populaire, une disposition des terroirs, une topographie urbaine, etc. Ce n'est pas seulement faire parler ces «immenses secteurs dormants de la documentation⁵», et donner la voix à un silence, ou son utilité scientifique à une réalité oubliée. C'est changer les choses mêmes par un usage différent qui mue leur rapport à un monde *reçu* en la capacité de fournir un matériau pour un monde à faire. Un travail est «scientifique» s'il opère une *redistribution de l'espace* et il consiste d'abord à *se donner* un lieu par l'«établissement» d'archives — c'est-à-dire par une action instituante et par des techniques transformatrices.

Les procédures de cette institution ouvrent aujourd'hui des problèmes plus fondamentaux que ce qu'en font apparaître ces premiers indices. Car chaque pratique historique n'établit son lieu que grâce à l'*appareil* qui est à la fois la condition, le moyen et le résultat d'un déplacement. Semblables aux usines du paléotechnique, les Archives nationales ou municipales formaient un segment de l'*appareil* qui, hier, déterminait des opérations proportionnées à un système de production. Aujourd'hui, d'autres «appareils» permettent dès maintenant à la recherche des questions et des réponses nouvelles.

La transformation de l'«archivistique» est le départ et la condition d'une nouvelle histoire. Elle est destinée à jouer le même rôle que la «machine» érudite des XVIIe et XVIIIe siècles. Je ne prendrai qu'un exemple : l'intervention du *computer*. François Furet a montré quelques-uns des effets produits par «la constitution d'archives nouvelles conservées sur bandes perforées» : il n'y a de

5. François Furet, «L'histoire quantitative et la construction du fait historique», in : J. Le Goff et P. Nora, *Faire de l'histoire*, Paris : Gallimard, t. 1, p. 49.

signifiant qu'en fonction d'une série, et non par rapport à une «réalité» référentielle ; n'est objet de recherche que ce qui est formellement construit avant la programmation, etc.⁶. Encore n'est-ce là qu'un élément particulier et quasi un symptôme d'une institution scientifique plus vaste. L'analyse contemporaine bouleverse les procédures liées à l'«analyse symbolique» qui a prévalu depuis le romantisme et qui cherchait à *reconnaître* un *sens donné* et *caché* : elle retrouve la confiance en l'*abstraction* qui caractérisait l'époque classique — mais une abstraction qui est aujourd'hui un ensemble formel de relations. Sa pratique consiste à *construire* des «modèles» posés décisoirement, à «remplacer l'étude du phénomène concret par celle d'un objet constitué par sa définition», à juger la valeur scientifique de cet objet d'après le «champ de questions» auxquelles il permet de répondre et d'après les réponses qu'il fournit, enfin à «fixer les limites de la significabilité de ce modèle⁷».

Il y a substitution d'histoire. Nous sommes dans une autre histoire. Car s'il est vrai que d'une manière

générale l'analyse scientifique contemporaine vise à *reconstruire* l'objet à partir de «simulacres» ou de «scénarios», c'est-à-dire à se donner, avec les modèles relationnels et les langages qu'elle produit, le moyen de multiplier ou de transformer des systèmes constitués (physiques, littéraires ou biologiques), l'histoire tend à mettre en évidence les «limites de la significabilité» de ces modèles ou de ces langages : elle retrouve, sous cette forme d'une *limite* relative à des *modèles*, ce qui apparaissait hier sur le mode d'un *passé* relatif à une épistémologie de l'*origine* ou de la fin. Par là, semble-t-il, elle est une fabrication que soustend et hante une destruction du passé.

L'archive substitue notre produit à un passé reçu. Elle fait progressivement oublier ce qu'elle est supposée représenter. Elle efface l'interrogation généalogique d'où elle est née, pour devenir l'outil d'une production. Dans le système qui généralise cette métamorphose, l'archive est un opérateur qui pervertit le temps et le mue en espace à construire. Cette machine a un premier rôle sur nos théâtres d'opérations.⁸

6. F. Furet, «L'histoire quantitative...», *op. cit.*, pp. 47-48.

7. André Régner, «Mathématiser les sciences de l'Homme?» in : P. Richard et R. Jaulin, *Anthropologie et calcul*, coll. 10/18, 1971, pp. 13-37.

8. Reprise de M. de Certeau, *L'Écriture de l'histoire*, Gallimard, 3e éd., 1984, pp. 84-88.



A. Resnais, *Toute la mémoire du monde*, 1956.